

ou mauvaises. Un Anglais qui vient au monde, c'est une entité de plus jetée dans le tourbillon des affaires. Les affaires, le culte intensif des intérêts matériels, voilà le domaine de l'Anglais.

Sa religion ? Juste ce qu'il faut pour lui donner le vernis de la civilisation et ne pas le gêner dans sa danse autour du veau d'or. Son patriotisme ? Quand il vous en parlera, cherchez des yeux le morceau sur lequel il veut mettre la main ; si vous ne l'entrevoiez pas tout de suite, attendez, vous aurez vite fait de l'apercevoir à la lumière des événements subséquents. Son idéal ? Une pile de marchandises devant produire avec le temps un entassement de lingots d'or. Sa vraie religion, c'est le mercantilisme. Comme le Juif, avec lequel il est proche parent, dit-on, —on l'a bien vu dans ces derniers temps—il faut qu'il troque. Il est poussé par sa nature vers toutes ces opérations qu'on désigne sous le nom générique d'affaires, commerce, industrie, finance, etc.

Il est merveilleusement doué pour cela. Froid, positif, calculateur, d'une constance que rien ne lasse, d'une énergie que rien ne rebute, il s'attache à ce joug et ne le quitte qu'à son dernier soupir. Il ne connaît pas l'amertume des regrets : ruiné dix fois—ce qui ne lui arrive pas souvent—il recommencera sans se plaindre. Les affaires, il en a le goût, il en connaît les méthodes, l'agencement, la juxtaposition, la filière. Il les greffe sur tout ce qu'il touche et tout lui rapporte. Même quand il donne, il fait un placement.

Et voilà le moule dans lequel on voudrait jeter le Canadien-français pour lui donner le tour pratique qui lui manque !... Le Canadien-français, qui a gardé de ses origines si pures ce qu'il y avait de meilleur dans le type français : la jovialité et l'entrain, quand l'Anglais est splénétique—la franche cordialité, quand l'Anglais est fermé—la spontanéité d'impression, quand l'Anglais est impassible—la largeur de vues, quand l'horizon anglais est si borné—le sens du juste, qui pour l'Anglais n'est autre chose que la conformité à ses intérêts—les aspirations généreuses, quand l'Anglais vit dans le terre à terre—les mœurs fortes qui font les familles nombreuses, quand l'Anglais tarit volontairement les sources de la vie—une foi ardente et convaincue, quand le plus clair de celle de l'Anglais est de croire à la puissance du dieu dollar—le dévouement aux saintes causes, quand l'Anglais ne connaît que le calcul et l'âpreté au gain—des goûts esthétiques et une haute culture intellectuelle, quand l'Anglais est prosaïque comme un bourgeois et se contente de son industrialisme—une nature chevaleresque, en un mot, contre une nature d'épicier !

Mon Dieu, nous savons bien que ce que nous venons d'esquis-